

Aline et Robert

Qui se souviendrait, dans ce village, d'Aline et de Robert du Vieux-Cabaret de bise ? Peut-être une poignée de nos vieux concitoyens, guère plus. Ils habitaient dans cette vieille maison située en face de l'église dont Robert était le concierge, on disait marguillier dans le temps. C'était, et cela le reste, un habitat typique, avec le vieux néveau, ici au couchant plutôt qu'au levant, cela découlant de circonstances que l'on n'explique pas. à moins qu'il ne faille considérer que dans le temps il y avait aussi un néveau au levant. Et que celui-ci, depuis lors, ait disparu. situation que l'on trouvait encore au Vieux-Cabaret de vent il y a quelque vingt ans, et puis même, si le néveau y est désormais caché par une paroi de planches fixes, il existe encore, et de quelle manière, puisqu'il livre à qui voudrait le voir une immensité d'espace impressionnante.



La maison restait profonde, avec un long corridor que n'éclairait qu'une faible loupote permettant à peine de trouver la porte de la cuisine, au fond, à main gauche. Une paroi de bois séparait le corridor de la grange. Elle était faite de larges planches imbriquées les unes dans les autres par le fait qu'elles étaient crêtées. Le sol pouvait être de planches comme de catelles à l'ancienne, le souvenir ne pouvant déterminer lequel de ces deux éléments restait alors en place.

Ma mère venait souvent au Vieux Cabaret trouver la tante Aline, qui n'était autre que la sœur de son beau-père Jules, soit mon grand-père que l'on surnommait Tsun. La tante Aline était de taille modeste, déjà toute fripée de

visage à cause de l'âge. Ma mère entrait aussitôt en conversation avec elle tandis qu'après avoir salué l'oncle Robert, on lui disait Flaubert, son frère, son voisin de vent, portait le surnom de Femil qu'il n'aimait surtout pas, l'oncle reprenait son travail d'automne et d'hiver qui était de monter des boîtes à vacherins. Ces mêmes que viendrait chercher tel ou tel de la laiterie, si ce n'est pas moi-même, délégué pour ce travail, le mercredi après-midi en général.

Il y avait contre le mur de la cuisine ou de la chambre de ménage où il est possible que nous ayons pénétré, une grande lithographie encadrée de noir. Elle représentait une scène de chasse aux fauves en Afrique. Petit instant de dépaysement dans un village qui en était éloigné par des milliers de km et dont l'ambiance n'avait rien à voir avec ces mœurs de chasse. Celles-ci nous permettaient de comprendre inconsciemment, le travail se ferait en notre pensée profonde que peu à peu, de la cruauté de l'homme, de son incapacité à se rendre compte qu'à force de chasses de ce genre, il ne resterait un jour que peu de chose de ces animaux certes féroces sur un certain plan, mais d'autre part nobles, gardiens d'une faune vieille de millions d'années.

Brave tante Aline, qui me découpait les Nounou, Pingo et Pelly paraissant chaque jour en une bande avec le texte dessous dans la Feuille d'Avis de Lausanne. Elle me les remettrait de temps à autre, et si ce n'est de main à main, par l'intermédiaire de ma mère qui ne manquerait pas de la retrouver. Mais voilà, quoique d'ordinaire je garde tout de mon enfance, ces coupures de journaux ont disparu. Plus longtemps par contre me resterait, aujourd'hui déposé aux archives du Patrimoine de la Vallée de Joux, l'herbier que sa fille Renée avait réalisé alors qu'elle était aux études. Une fille que par ailleurs je ne connaîtrai jamais, ni son fils Jean-Robert non plus, les deux ayant depuis longtemps déjà quitté le village pour s'en aller vivre leur vie en plaine. On entendait néanmoins parler d'eux dans les conversations.



Aline née Rochat, à l'Epine-Dessus de vent, le 26 décembre 1890 – décédée sans doute chez sa fille en plaine vers 1965 - et Robert Rochat dit Flaubert, né au Vieux-Cabaret de vent le 11 décembre 1887 et décédé en 1955.

On buvait le thé, on mangeait des biscuits, comme il se doit toujours dans ces vieilles maisons où l'on vous accueille presque avec reconnaissance, parce qu'à ces habitants et propriétaires, vous leur coupez la monotonie de l'existence. Il y avait ici une ambiance particulière. Elle tenait à la profondeur de la maison, à cette cuisine encore un peu à l'ancienne, reconstituée dans ce qui avait été un local sans doute vétuste autrefois, avec la vieille et grande cheminée surmontant le tout. La lumière du jour y était modeste, avec une seule fenêtre donnant sur l'immense façade tôle de l'Hôtel du Cygne, là où déjà l'on pouvait lire, ce me semble, STOP, ICI ON MANGE BIEN ! Ce voisin de tenancier était alors Palmyr Rochat.

Rien ne pressait en somme dans la maison. On montait les boîtes tranquillement, avec le petit marteau dont on usait pour planter des clous minuscules dans l'épaisseur de la pliure portée en rond tout autour du fond de la boîte ou du couvercle. Toc, toc, toc, qu'on entendait là en permanence. Ça sentait bon le bois et la sciure, en même temps qu'un peu le vieux. Les boîtes montées et mises en piles sur la table, comme le font tous les monteuses de boîtes à domicile de ce village, étaient ensuite déplacées dans la pièce arrière qui servait de dépôt, là aussi avec une forte odeur de sciure et de bois, voire de moisi. L'humidité y régnait.



Jean-Robert et Renée, les deux enfants d'Aline et Robert.

Mais l'oncle Robert nous quitterait bientôt pour s'en aller gouverner ses deux vaches, ayant été toute sa vie un petit paysan, sans envergure, aurait dit la tante

Aline, qui profitait souvent d'aller dénigrer son mari chez l'oncle Arthur, son frère, qui habitait le haut du village. Elle lui disait combien son homme était de peu de dynamisme, se contentant de travaux qui n'apportaient à la maison que de maigres revenus.

C'est certain, elle sous-estimait son mari qui certes ne se pressait jamais, mais accomplissait son travail de manière tout à fait honnête. Car à quoi bon s'exciter, puisque l'année n'aura jamais que 365 jours, et que Noël et Nouvel-An arrivent en même temps pour tous, et quoique l'on fasse et quelque situation l'on occupe. Ces critiques ne tenaient pas compte que ce brave homme vivait de plusieurs activités. Monter des boîtes comme on vient de le voir, soigner ses deux vaches, les traire deux fois par jour en même temps qu'il fallait aller mener cette gouille de lait dans une boille à dos aussi deux fois par jour à la laiterie qui d'ailleurs et fort heureusement, n'était qu'à deux pas. Le laitier, c'était mon père. L'épandage du fumier, le tas était droit devant la maison, l'herbe qu'il allait toujours couper au printemps et qu'il ramenait sur une grosse brouette à roue de fer et à châssis de bois formé de lattes, les foin et les regains, ces opérations menées là aussi avec un train de véhicules rudimentaire et que l'on conduit à bras, car il n'avait pas de cheval. Heureusement que ses champs étaient à proximité de la maison, juste de l'autre côté de la route, à côté de l'église.

Parlons de celle-ci dont Robert était le marguillier. Cette situation lui demandait de balayer l'édifice une fois par semaine, mais surtout de le chauffer lors des cérémonies religieuses, des cultes funèbres et surtout pour l'école du dimanche et les cultes, tous les dimanches matin, l'école du dimanche à neuf heures ou neuf heures et demie, et le culte aussitôt après. Pour la deuxième de ces deux occupations, la nécessité aussi de sonner les cloches. Une première fois pour l'appel, sans doute à huit heures, et la seconde pour le culte de 10 heures trente. On verrait alors arriver une partie de cette population, les hommes en sombre avec leur chapeau, et les femmes tout autant dans les noirs ou les gris, avec de même leur chapeau, mais celui-ci simple couvre-chef, plat en général et muni du voile indispensable. On ne devait leur voir qu'une partie du visage, à ces dames, souvent les plus anciennes du village, la fréquentation étant déjà alors en baisse. Elles pouvaient garder ce couvre-chef même à l'église, tandis que les hommes avaient retiré leur chapeau qu'ils tenaient bien sagement sur les genoux ou qu'ils avaient posé à côté d'eux sur les bancs, durs à vous briser l'échine. Une heure de culte, Dieu que c'est long, où l'on aurait entendu le pasteur, grand et bel homme, vous prononcer vingt ou trente fois le nom de miséricorde dont la signification, lorsque par hasard et pour quelque cérémonie particulière, nous avons accompagné nos parents à l'église.

On revoit le grand et haut fourneau qui avait charge de chauffer l'intérieur de celle-ci. Il était près de la scène, à gauche. Tout noir comme il se doit. Il l'avait été bourré à fond, car cet intérieur restait toujours un peu humide, et il ne fallait surtout pas que les fidèles en viennent à se plaindre qu'ils n'avaient fait que

geler de froid à l'église. On veut bien croire, on veut bien se plier à ce que l'on vous offre en fait de religion, mais quand même, on ne veut pas ressortir du temple, on appelle aussi de cette manière notre vénérable lieu de culte, à moitié frigorifié. Le confort, c'est quelque chose !



L'église des Charbonnières vers 2020.

Cette fonction obligeait notre marguillier à s'occuper du bois. Il le recevait en stères devant le Vieux-Cabaret de bise. Le scieur ambulant du village était venu avec sa machine roulante le scier en bout de 33 cm. Et puis alors, Robert devait mon seulement bûcher tous ces plots, mais aussi les entêcher quelque part en vue que les bûches puissent sécher suffisamment longtemps afin que le fourneau de l'église ne dégage pas trop de fumée. Il avait en plus la responsabilité de sonner les cloches. Cette action m'intéressait particulièrement. J'étais monté plus d'une fois avec lui au galetas de l'église. C'est drôle, depuis la galerie, la porte qui y conduit est conçue comme celle d'un buffet. On s'enfilait donc dans ce espace supposé modeste, mais qui n'était autre en réalité que le volume énorme du galetas de l'édifice. On montait quelques marches pour y accéder. Là pendaient les cordes que l'on voyait tomber des hauteurs où elles permettaient d'actionner les deux cloches. Alors l'oncle Robert, car il était l'heure, commençait à les actionner. Et habitué à ce travail, il le faisait en cadence, afin que les cloches sonnent bien, qu'elles aillent répartir leurs sons réconfortants dans tout le village, et même bien au-delà, sur les champs dont il

est entouré, et même plus loin, aux abords des premières forêts. Ce son était beau selon moi, émouvant, et entendu d'ici très fort, bien qu'il pouvait l'être plus encore perçu du dehors du bâtiment.

J'aimais cet intérieur, ces cloches, le message qu'elles offrent. Et il me semblait que l'oncle Robert avait une certaine grandeur d'être le seul à en avoir la responsabilité. C'était un homme de petite taille, mais ici cela n'apparaissait pas et sa fonction le grandissait. Tiens, me disais-je, c'est là une attribution qui pourrait me plaire plus tard. Je ne serais pourtant jamais ni marguillier ni sonneur de cloches. J'ai loupé ma vraie vocation !

J'ai eu plus d'une fois la charge d'aller chercher des boîtes chez l'oncle Robert. Je me rendais avec la cariole de la laiterie jusque devant sa maison. Je pénétrais dans ce corridor que je connaissais si bien avec deux sacs vides, vous savez, ceux-là même qui avaient pu contenir des aliments pour le bétail et qu'il nous gardait. Ils sentaient encore bon la farine. Je frappais. Et voilà à nouveau cette bonne vieille cuisine où je trouvais le couple à ses activités ordinaires. Nous allions, l'oncle et moi, dans la pièce arrière où se trouvaient donc les boîtes montées, et nous enfilions celles-ci par piles dans le sac, opération qui n'est pas aussi aisée et simple qu'il y paraît. Il ne faut pas que les piles ne s'y défassent, le tout doit donner un ensemble compact que l'on puisse charrier sans qu'il n'y ait trop de casse lors du transport. Avec deux j'en avais assez. Je les quittais pour retrouver le long corridor et la carriole avec laquelle je rejoignais la laiterie. Là je déchargeais les sacs et les transportais dans la cave où mes grands-parents, mon père et ma mère, s'affairaient à emboîter les vacherins qu'ils trouvaient à proximité sur leurs planchettes disposées sur les pendants. Il y avait là une bonne odeur de ces fromages, faite certes du produit lui-même dont on avait enlevé la moisissure de surface tantôt avec de l'eau tiède et une brosse, mais aussi de ces boîtes qui étaient là sur un large plateau de bois et auxquelles je rajoutais celles que je venais de tirer des sacs. Au fait, il pouvait quand même y en avoir trois, ne soyons pas trop modeste !

Je les aimais bien, ces deux personnages en somme de ma famille. L'oncle Robert et la tante Aline. Et si je la soupçonne de s'être trop plainte de son mari si modeste, je ne l'appris que plus tard, par mon amie et cousine Suzanne. A l'époque je ne savais rien de tout cela. Je vivais mon présent. Je pénétrais sans crainte dans cette brave maison. Que l'on devait vendre après le décès de ses propriétaires qui me semblèrent toute ma vie comme seuls légitimes ! Ce fut le frère d'Aline, Emile Rochat dit Milet, qui la racheta pour le prix dérisoire de cinq mille francs ! Ne sachant qu'en faire, il devait la revendre presque aussitôt au couple Angeloz accompagné de leurs enfants. Je me souviens très bien de dame Angeloz. Elle était cliente de la laiterie voisine. Le couple ne roulait sans doute pas sur l'or. Il était venu en droite ligne de la Gruyère où la situation ne devait pas être meilleure qu'ici. En fait de beurre, elle ne prenait malgré cette modeste situation que le meilleur, le plus délicat, qui était le Floralp, mot qu'elle

ne pouvait prononcer que Flo-la, avec son accent resté bien vivace et qu'elle ne quitterait naturellement pas de toute sa vie.

Ces gens-là n'avaient sans doute rien su des précédents occupants. Mais ainsi vont les choses, le village change d'habitants, et ce qu'ils ont vécu se perd dans le puits sans fond des âges. Qui le sait, qui s'en plaint, qui le regrette ? Personne !